

ressé et familier qui annonçait combien elle avait dû être bienveillante et généreuse dans ses rapports avec tout ce monde là. Martine surprit le comte dans cette contemplation.

—Qu'est-ce que vous faites donc là, monsieur ? lui demanda-t-elle ; vous regardez passer Mme Vialart ? En voilà-t-il des gens qui lui font la révérence ! c'est comme ça tous les dimanches quand elle sort, et autour des terres là-bas : toutes les terres depuis le bois jusqu'au bord de la rivière.

—C'est un magnifique domaine, dit le comte étonné.

—Ça vaut je ne sais combien de cent mille francs, continua Martine ; est-on heureux d'être si riche !

—Moi aussi, je suis riche, pensa Albert, et si j'avais cette femme, sa fortune ne serait pas un obstacle !... Puis, se raillant lui-même de cette folie, il murmura :—Et M. Vialart, qui n'est pas mort peut-être ! Mais je suis un insensé de songer à cette femme, de rester là deux heures à l'attendre pour l'apercevoir au moment de loin !... Dans quelques jours je serai parti pour ne plus revenir, et elle se souviendra à peine qu'un étranger a traversé la solitude où elle vit.

À ces mots il referma brusquement la fenêtre et alla s'asseoir près de miss Diana.

Quelques jours s'écoulèrent. Albert retourna chez Mme Vialart ; une singulière curiosité, un vif intérêt l'entraînaient près de cette femme, dont il ne comprenait ni la position ni le caractère. Il la trouvait toujours seule avec la demoiselle de compagnie dans ce petit salon où il l'avait vue pour la première fois. Ses occupations étaient les mêmes ; elle travaillait à aiguille ou bien elle faisait quelque lecture sérieuse. Le comte avait remarqué qu'un magnifique piano, placé entre les deux portes qui donnaient sur le jardin, étaient toujours fermé ; une fois il demanda à Mme Vialart si elle ne s'occupait pas de musique. Cette question parut la jeter dans quelque pénible retour sur elle-même et réveilla dans son esprit d'amères réflexions ; tourna vers le piano des grands yeux tristes et dit en soupirant :

—Non, monsieur ; j'ai renoncé à la musique ; elle me faisait mal.

Albert s'aperçut aussi que Mme Vialart ne recevait aucun journal, aucune publication nouvelle. Quelques recueils littéraires dont la date remontait à plusieurs années, étaient les nouveautés les plus récentes de sa collection. Il semblait qu'elle ne voulût entendre dans sa solitude aucun des bruits du monde qu'elle avait quitté.

Bientôt ses relations, qui d'abord n'avaient été pour le comte Albert qu'une distraction pleine d'attrait, devinrent son bonheur le plus vif.

Soit que la vie qu'il menait à P.... eût laissé à son cœur le temps de se reconnaître, soit que son heure fut enfin venue, il aima Mme Vialart il l'aima comme on aime pour la première fois avec ferveur, avec emportement, avec crainte. Les premiers momens de cette passion furent doux ; Albert se laissa aller avec imprévoyance à ces émotions si nouvelles pour lui ; il vécut au jour le jour, heureux du seul bonheur d'aimer, sans espérance et sans désirs ; puis il songea au dénouement inévitable, au seul dénouement possible de ce drame intime, à son prochain départ, alors il fut malheureux. Il y a dans l'amour un instinct d'égoïsme qui ne respecte nulle affection ; tous les autres sentimens se noient pour ainsi dire dans ce sentiment exclusif ; Albert l'éprouva avec remords ; il voyait presque à regret le prochain et complet rétablissement de sa mère.

La comtesse était à peu près guérie. Un jour elle dit à son fils avec ce flegme et cet accent qui rendaient si originale l'expression de toutes ses fantaisies :

—Es-ce qu'il ne vous semble pas. Albert que ce pays est tout-à-fait agréablement ? J'y passerais très volontiers l'été si cela ne vous contrariait pas trop.

—Moi, ma mère ! Je ferai tout ce que vous voudrez, balbutia le comte. Bien qu'il fût habitué aux idées singulières de sa mère, il ne s'attendait point du tout attendu à celle-là.

—Nous ferons venir des ouvriers de Bar-le-Duc, ils arrangeront tout ici, je les surveillerai, cela m'amusera quand je commencerai à marcher. L'été doit être très beau en Lorraine ; Diana dessinera, vous chasserez, nous nous promènerons, et si l'ennui nous gagne, eh bien ! nous nous en irons.

—Mais miss Diana ? dit encore le comte.

—Je lui ai parlé de ce projet ; elle consent volontiers à passer ici quelques mois.

—Comment !

—Eh oui ! dit la comtesse en souriant ; cela vous étonne, Albert ? En vérité, vous n'avez nulle pénétration.

—Ma mère, que voulez-vous dire ? s'écria le comte, comme si une subite révélation l'eût tout-à-coup frappé.

—Je veux dire, répondit la comtesse d'un air de triomphante satisfaction, que notre beau lys d'Albion, notre fière et charmante Diana, restera volontiers partout où il vous plaira de vous arrêter.... Elle vous aime, mon fils....

—Non, non, ma mère ! interrompit Albert avec une sorte de violence, non, cela n'est pas possible !.... Eh ! qu'ai-je fait, bon Dieu, pour être aimé d'elle !.... Rien, ma mère, rien, je vous le jure, car j'aime une autre femme !....